

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Prier en musique avec les cantates de J.-S. Bach

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 178-190

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Prier en musique

avec les cantates de J.-S. Bach

*Prier, c'est entrer chaque jour
dans la vérité de la mort.*

Jean Sullivan

« La somme des cantates de Bach, écrivait L.-A. Marcel voilà près de vingt ans, est assurément un des ouvrages les plus impressionnants sortis de mains humaines. L'exégèse et l'analyse n'en sont encore de nos jours que très fragmentaires. En fait, les cantates sont les moins connues de ses œuvres. »

Il est vrai que depuis lors on a fait pas mal de découvertes et beaucoup de chemin. Grâce au microsillon surtout, le monde merveilleux des cantates de Bach est devenu facilement accessible. Et tous ceux qu'une telle musique ne laisse pas indifférents peuvent s'en délecter à loisir, et dans des interprétations souvent remarquables.

L'éternité dans le temps

On a dit de ces cantates qu'elles sont non seulement l'œuvre la plus diversifiée et la plus proliférante de Bach, mais aussi le chef-d'œuvre de l'époque baroque. Mais au-delà du baroque, il y a surtout ce que Bach y a mis, et qui ne venait que de lui. Sans doute le musicien a-t-il admirablement tiré parti du style et des formes de son temps. Mais ce qui comptait avant tout pour lui, c'était de se dire lui-même à travers cette musique.

Une musique qui s'inscrit dans un temps, c'est vrai, mais qui n'en est pas moins au-dessus de ce temps. Car si le style du musicien appartient bel et bien à une époque révolue, la prière du croyant, elle, demeure à

jamais. Et c'est justement la part d'absolu qui s'inscrit en chacune de ces pages qui rend du même coup la musique impérissable, et pour ainsi dire éternelle.

On a toutefois fait remarquer que de toutes les œuvres de Bach, les cantates sont celles qui s'inscrivent au plus quotidien de l'histoire de leur temps ; et que par conséquent, ce temps n'étant plus, elles ont nécessairement perdu de leur actualité. C'est ignorer que le temps liturgique, auquel elles doivent leur inspiration, déborde infiniment le cadre du temps tout court. A tel point que le croyant d'aujourd'hui, qui vit toujours au même rythme de la liturgie, n'y trouve, lui, absolument rien de périmé. Bien au contraire ! Il suffit d'écouter certaines cantates composées pour les grandes fêtes liturgiques, et l'on acquiert aussitôt la conviction qu'il serait difficile d'aller plus loin dans l'évocation de tel ou tel mystère.

A titre indicatif, en voici quelques-unes particulièrement significatives en ce sens, et qui sont toutes très belles :

- Noël : *Unser Mund sei voll Lachens* (n° 110)
- Rameaux : *Himmelskönig, sei willkommen* (n° 182)
- Pâques : *Christ lag in Todesbanden* (n° 4)
- Ascension : *Lobet Gott in seinen Reichen* (n° 11)
Wer da glaubet und getauft wird (n° 37)
- Pentecôte : *O ewiges Feuer, o Ursprung der Liebe* (n° 34)
Erschallet, ihr Lieder (n° 172)
- Trinité : *Gelobet sei der Herr, mein Gott* (n° 129)
Es ist ein trotzig und verzagt Ding (n° 176)

Dans les cantates de Bach, il serait vain de vouloir distinguer le fond de la forme. Et cela pour la seule raison que tout est vrai, miraculeusement vrai, aussi bien dans l'inspiration que dans l'expression. Ce qui fait la force irrésistible de ces œuvres, ce n'est rien d'autre en définitive que le jaillissement continu de ce que Sullivan appelait « la vérité la plus intime qui appartient à tous ». Et c'est cela surtout qui rend cette musique extraordinairement belle et fascinante.

Mais qui dira si c'est en cherchant le beau que celui qu'on a nommé le « musicien-poète » a trouvé le vrai, ou si c'est en cherchant le vrai qu'il a trouvé le beau ? Peut-être pourrait-on se fier ici à Joubert qui prétendait que les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai...

L'accent de la vérité, le rayonnement du beau, c'est ce qui donne aux cantates de Bach un ton d'une qualité unique, sans jamais rien d'artificiel ou de guindé. Dans les arias surtout, le musicien ne cesse de nous entraîner du côté de la vie. Et cela avec une exubérance et une spontanéité qui ne faiblissent jamais.

C'est pourquoi peut-être il pourrait sembler déplacé, voire téméraire, aux yeux comme aux oreilles de certains, de faire planer ici l'ombre de la mort. Et non seulement de manière occasionnelle, mais comme le ressort habituel et la source première de l'inspiration du cantor de Leipzig. Au point même d'affirmer que dans chacune de ses cantates, la mort a toujours son mot à dire.

La mort, on n'en meurt pas

Encore faut-il savoir que pour lui la mort n'a rien de macabre. Et les cantates où les paroles y font directement allusion sont loin d'emprunter le ton d'une oraison funèbre. Oui, le miracle permanent de Bach, en même temps que le secret de son génie, c'est de n'évoquer la mort que pour nous renvoyer à la vie.

Mais d'où lui vient ce charisme ? Eh bien ! tout simplement de la réalité. Celle, d'ordre mystique, qu'il tenait de sa foi chrétienne, et qui lui faisait embrasser le destin de l'homme dans sa plénitude et sa totalité. Comme le disait le curé d'Ars : « L'œil du monde ne voit pas plus loin que cette vie, mais l'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité. »

Pour que le croyant puisse voir aussi loin, il fallait évidemment que quelqu'un lui ouvrît les yeux. Quelqu'un qui savait ce qu'il y a derrière la mort. Et ce qui nous révèle au mieux le sens chrétien de la mort, c'est peut-être le comportement de Jésus lors de la résurrection de la fille de Jaïre. On peut noter en passant que Bach a composé pour le dimanche

où on lisait ce récit (Mt 9, 18-26) les cantates *Ach wie flüchtig, ach wie nichtig* (n° 26) et *O Ewigkeit, du Donnerwort* (n° 60).

Jésus tient si peu à passer pour un faiseur de miracles aux yeux des voisins et des curieux que cette mort avait rassemblés, qu'il n'hésite pas à leur certifier que l'enfant n'est pas morte, mais qu'elle dort. A cette affirmation dont l'énormité n'échappe à personne, les gens répondent, comme il se doit, par des railleries. Et pourtant, c'est bien vrai que l'enfant était morte. Alors, pourquoi Jésus a-t-il menti ? Car dans la mesure où il disait cela pour cacher son jeu, c'était à coup sûr un mensonge. Oui, même si l'on pouvait croire à une plaisanterie de sa part.

En tout cas, pour oser affirmer que l'enfant dormait, il fallait bien que Jésus eût une idée en tête. Et c'est d'autant plus certain que, plus tard, il redira la même chose à propos de son ami Lazare. En effet, il savait pertinemment que celui-ci était mort lorsqu'il dit à ses disciples : « Lazare dort, mais je vais aller le réveiller. »

C'est ainsi que par deux fois Jésus assimile la mort au sommeil. En quoi il était loin de mentir. C'est un peu comme s'il disait : « La mort, ce n'est pas ce dont on meurt le plus » ou bien « La mort, on n'en meurt pas ». Bien sûr, quelqu'un qui dort, c'est quelqu'un qui est encore en vie. Seulement, le fait est qu'on peut être encore en vie tout en étant déjà mort. Car pour être en vie, il ne suffit pas de ne pas être mort. Encore faut-il vivre de la vraie vie.

Quand Jésus, lui, parle de la vie, c'est toujours de la vie éternelle qu'il s'agit. Cette vie dont nous faisons souvent si peu de cas. Au point de la rejeter dans l'au-delà. Mais pour un croyant, loger la vie éternelle dans l'au-delà, c'est oublier, comme on l'a dit, que si elle n'est pas ici, maintenant, elle n'est pas non plus là-bas. C'est pourquoi, lorsque Jésus affirme de la fille de Jaïre et de Lazare qu'ils dorment, il ne fait que nous rappeler que pour celui qui vit de la vraie vie — celle qui commence ici-bas et ne finira jamais —, la mort ne fait pas plus mourir en définitive que le sommeil.

Oui, c'est bien vrai que pour Jésus, la vie éternelle n'a rien à voir avec une vie qui ne serait que pour l'au-delà. Dans un roman de Sullivan, une jeune femme dit à l'homme qu'elle aime : « J'aimerais être avec toi dans la vie éternelle. » A quoi l'homme répond : « Tu le seras, si tu l'es ici. »

C'est exactement ce que Jésus pourrait nous dire à nous aussi. Non pas comme au bon larron : « Aujourd'hui, tu seras avec moi en Paradis » mais « Maintenant, tu es avec moi dans la vie éternelle ».

Quand Bach chante la mort

Eh bien ! cette idée que Jésus nous donne de la mort, c'est en tous points celle que Bach nous fait entrevoir dans toutes les cantates où la mort est explicitement nommée. Cette mort qui est son thème de prédilection, parce qu'elle n'est finalement rien d'autre pour lui que l'ouverture totale et définitive à la vie.

Témoin ces quelques lignes extraites de *La petite chronique d'Anna-Magdalena Bach* : « Sa musique la plus élevée fut toujours inspirée par la pensée de la mort. Loin de craindre celle-ci, il l'avait souhaitée toute sa vie, car elle lui apparaissait comme le véritable accomplissement de toute existence. Il n'écrivit jamais de plus belles mélodies que lorsqu'une cantate exprimait la pensée de la mort et du départ de ce monde. Sa plus grande espérance était de mourir pour rejoindre le Sauveur qu'il aimait si profondément. La mort signifiait pour lui une plus grande liberté. »

On a dit qu'il n'y a jamais de mots pour ce qu'il nous importerait le plus de dire, et que c'est pour cela qu'il nous faut des poètes et des musiciens. N'empêche qu'il est des mots qui, parfois, peuvent aider les profanes à saisir un peu mieux ce que la musique ne révèle pas nécessairement du premier coup. Tels ceux-ci qui sont de G. Thibon, et qui traduisent au plus près ce que Bach évoque en musique. « Depuis Socrate, on sait que la philosophie est l'apprentissage de la mort. Mais cette perspective n'apparaît funèbre qu'à ceux qui voient les choses à l'envers. En effet, si la mort mûrissait dans nos âmes comme elle mûrit dans nos corps, nous irions vers elle comme la fleur s'ouvre à la lumière. Et la vie d'ici-bas, loin d'être assombrie par son approche, baignerait déjà dans un rayonnement transfigurateur. »

On n'en finirait pas de citer tous les passages de cantates où Bach exprime en musique ce rayonnement transfigurateur. En ce qui concerne plus directement sa nostalgie de la mort, il faut écouter en priorité la cantate *Gottes Zeit ist die allerbeste Zeit* (n° 106). Ici, la force implacable

du destin — *Homme, tu dois mourir* —, marquée par le martèlement d'un rythme obsédant, finit par céder le pas au ravissement paisible et serein de l'âme qui s'abandonne — *Oui, viens, Seigneur Jésus ! entre tes mains, je remets mon esprit* —.

Sur le même thème, voici quelques cantates parmi les plus représentatives, et citées par ordre d'intérêt : *Ich habe genug* (n° 82) ; *Selig ist der Mann* (n° 57) ; *Ich will den Kreuzstab gerne tragen* (n° 56) ; *Liebster Jesu, mein Verlangen* (n° 32) ; *Komm, du susse Todesstunde* (n° 161) ; *Liebster Gott, wann werd ich sterben* (n° 8) ; *Ich steh mit einem Fuss im Grabe* (n° 156).

A propos de la cantate n° 32, Julien Green a laissé ce commentaire particulièrement significatif : « En écoutant cette cantate, j'ai compris jusqu'à quel point l'invisible est près de nous, si nous ne le repoussons pas. La première fois que j'entendis cette cantate, elle me troubla si profondément que j'entrevis la nécessité de changer ma vie entière. Impossible de dire le rôle que Bach aura joué dans ma vie ; c'est lui surtout qui m'a réconcilié avec l'idée de mourir. »

Mais ce que Bach a sans doute écrit de plus sublime dans la perspective d'une mort libératrice et béatifiante, c'est l'aria pour soprano de la cantate *Der Himmel lacht ! die Erde jubiliert* (n° 31). Sur ces paroles « Sonne donc, heure dernière, pour me fermer les yeux », il a composé une page dont on a dit que c'est l'une de ses inventions les plus géniales et les plus inoubliables. A tel point que Mozart lui-même, qui voyait dans la mort « la véritable et parfaite amie de l'homme », ne pourrait que s'incliner ici devant son maître. Et Bach n'eût-il écrit que cette aria, que pour la vision qu'il nous donne ici de la mort, il serait supérieur à Mozart. Seul le « In paradisium » grégorien de la liturgie des défunts atteint peut-être à pareil sommet.

Du ciel à la terre

En tout cas, c'est bel et bien à cette hauteur-là qu'il faut essayer de rejoindre Bach, si nous voulons percer tant soit peu le secret de sa prière et de son génie. Sans oublier toutefois que si sa musique est souvent céleste, l'homme, lui, n'a rien d'un ange qui planerait au-dessus des

réalités de ce monde. Comme il n'a rien non plus d'un être désabusé qui chercherait à noyer dans la nostalgie de la mort son dégoût de la vie.

Bien au contraire, Bach était un homme parfaitement équilibré. Autant que l'est sa musique. Un homme qui aimait la vie et ne refusait rien de ce qu'elle lui offrait. On pourrait en apporter bien des preuves. Par exemple, le souvenir qu'il garda longtemps d'un repas plantureux qui lui fut offert à l'occasion de l'essai d'un nouvel orgue. Et puis, ce goût qu'il affiche pour le burlesque dans certaines de ses cantates profanes.

Il est vrai que même lorsqu'il se distrait avec des riens, sa musique va toujours bien au-delà de ce qu'elle paraît dire. Ainsi dans la cantate *Schweigst stille, plaudert nicht* (n° 211) dite « cantate du café ». L'air du « Heute noch » est certainement l'un des plus empreints de ferveur et des plus envoûtants que Bach ait écrits. Il ne s'agit pourtant que d'une jeune fille qui demande à son père de lui trouver un mari, en compensation du café auquel elle a consenti à renoncer... Eh bien ! même là, comme on l'a dit, la conversation de Bach est dans le ciel. Il parle de l'amour humain comme un ange pourrait en parler. Ce que nous révèle avec un bonheur égal la cantate nuptiale *Weichet nur, betrübte Schatten* (n° 202).

Mais pour en revenir à l'homme qui vivait sur cette terre, on peut également signaler le fait que Bach fut amoureux toute sa vie. Du moins si l'on en croit cet aveu que l'on prête à sa seconde femme : « Durant nos trente années de mariage, Sébastien fut non seulement un mari, mais un amoureux. » Bien plus, le travail et la musique n'étaient pas pour lui des dérivatifs, mais le moyen de se donner corps et âme à son idéal. Il trouvait le temps si précieux, qu'il affirmait que c'est la seule chose qu'on ne peut posséder deux fois. Et c'est ainsi que Bach éclaire en sa personne le beau mot de Didier Decoin qui disait que « c'est en voulant à tout prix garder les pieds sur la terre qu'on bondit le mieux vers les étoiles ».

Mais ce qui fait ressortir au mieux la vraie personnalité de Bach avec ses aspirations essentielles, c'est encore ce portrait qu'en trace A. Schweitzer : « Cet homme robuste et sain, qui vivait entouré de l'affection d'une grande famille, cet homme qui était l'énergie et l'activité même, qui, bien plus, avait un goût prononcé pour le franc burlesque, ressentait, au fond de son âme, le désir intense du repos éternel. Il connaissait la

nostalgie de la mort, si jamais être humain la connut. Jamais aussi, cette nostalgie de la mort n'a été traduite en musique de façon plus saisissante. Bach fête en la mort la libératrice suprême et décrit, en d'admirables berceuses spirituelles, la quiétude qui envahit son âme à cette pensée ; ou bien encore, sa félicité se traduit par des thèmes joyeux et exubérants, d'une gaîté surnaturelle. Toute son âme chante dans cette musique écrite dans une sorte d'exaltation. »

La clé d'une vie

Seulement, s'il est vrai que toute son âme chante à la pensée de la mort, encore faut-il ne pas limiter ce chant de toute son âme aux seules cantates qui s'y réfèrent explicitement. Car il est certain que la réalité de la mort, c'était aussi la lumière qui transfigurait sa vie, comme elle inspirait sa musique. Et c'est d'elle en définitive que jaillit ce pouvoir irradiant qui donne tant de relief et de plénitude à tous les sentiments que Bach exprime en musique et qui constituent le fond de sa prière.

On a dit de l'enfance qu'elle est le tout d'une vie, puisqu'elle en donne la clé. Eh bien ! on pourrait affirmer tout autant que la mort est le tout de la vie de Bach, puisqu'elle en donne aussi la clé. En raison surtout de la foi qui était la sienne, et qui lui faisait entrevoir au-delà de la mort le seul bonheur auquel il vaut la peine d'aspirer et de s'arrêter.

« On ne comprend la terre, écrivait Joubert, que lorsqu'on a connu le ciel ; sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante. » Et c'est bien vrai que sans la foi, ce monde-ci ne peut être qu'absurde. A moins qu'on ne se contente d'une liberté qui est celle des prisons... La preuve que Bach comprenait d'autant mieux la terre qu'il entrevoyait le ciel, on la trouve surtout dans le fait qu'il n'est dans sa musique aucune trace de révolte. Et c'est rarement qu'il y fait affleurer des sentiments d'angoisse ou de désespoir.

Où il semble être allé le plus loin en ce sens, c'est dans les cantates *Ich hatte viel Bekümmernis* (n° 21) et *Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen* (n° 12). Et pourtant, loin de s'attarder au fond du gouffre, il a tôt fait de se ressaisir et de nous entraîner avec lui vers la lumière.

La prière d'un mystique

Il serait certainement téméraire de vouloir rendre compte de tous les sentiments que Bach a traduits en musique. D'autant plus que son langage, même s'il n'est pas hermétique, est des plus complexes. En raison surtout de la densité de l'écriture. Il est aussi parfois de subtiles correspondances entre le texte et la musique qui peuvent échapper au profane. Mais à côté de trouvailles dont certaines défient toute analyse, on relève aussi l'emploi de motifs, ainsi que des procédés qu'avec un peu de pratique il est somme toute assez facile d'interpréter.

Toutefois, l'essentiel n'est pas là. Ce qu'on a tôt fait de constater, c'est que, comme toute prière qui jaillit du cœur, les cantates de Bach associent souvent les sentiments les plus divers : espérance, amour, abandon, joie, jubilation, crainte, ferveur, nostalgie, confiance, ravissement extatique. Il arrive pourtant qu'une aria semble exprimer parfois un sentiment à l'état pur. Ainsi la joie dans la deuxième aria de la cantate *Ich bin vergnügt mit meinem Glücke* (n° 84) ; ou la nostalgie dans l'aria pour alto de la cantate *Allein zu dir, Herr Jesu Christ* (n° 33).

Il convient toutefois de noter qu'avant toutes les découvertes que l'on peut faire en ce sens par-ci par-là, il y a cette intuition qui est à la portée de tous. En effet, pour peu que l'oreille se familiarise avec cette musique, on en vient tôt ou tard à percevoir un accent qui ne trompe pas. Le ton d'une ferveur qui se retrouve partout, et qui évoque davantage les battements d'un cœur énamouré que le déploiement de tel ou tel sentiment.

La prière en tout cas est beaucoup plus dans la musique que dans le texte du livret. Bach, on le sait, a composé près de trois cents cantates. Alors que Telemann en écrira le double. Evidemment, si l'on s'en tient aux seules paroles, la prière de l'un peut valoir celle de l'autre ; le niveau de son élévation et la qualité des sentiments exprimés dépendant avant tout de l'auteur du livret.

En ce qui concerne Bach, on sait que les compositions de ses librettistes ne sont de loin pas toujours des mieux inspirées. Et pourtant, le texte le plus médiocre a rarement entravé le déploiement de son génie musical. Il suffit parfois d'un mot — paix, mort, crainte, désir — pour l'inspirer magistralement d'un bout à l'autre d'une aria. C'est un peu comme dans

le jazz, où le thème n'est souvent que prétexte à des improvisations plus ou moins fantaisistes et effrénées qui en dépassent largement le cadre.

On a fait remarquer qu'avec Bach, on n'a jamais l'impression, comme c'est assez souvent le cas avec Telemann, d'une fabrication habile à partir d'un thème imposé. C'est d'autant plus vrai que Bach a tôt fait de transformer quelques notes en quelque chose d'absolument personnel et qui rayonne d'une ferveur unique. Et si la plupart des cantates de Telemann ne prient certainement pas plus de nos jours qu'elles ne priaient de son temps, celles de Bach au contraire expriment toutes une dévotion profonde et sans le moindre artifice. Comme elles brûlent aussi d'une ardeur juvénile et spontanée dont rien ne pourra jamais diminuer la flamme et l'élan. Sauf parfois la médiocrité d'une exécution...

Une prière pour tous

Beaucoup plus qu'un musicien-poète, Bach est un mystique. Et c'est cela surtout qui rend ses cantates accessibles aux plus petits. Ces petits dont il est question dans l'évangile et qui, plus facilement que les sages et les savants, ont le sens des mystères divins. Sans doute seront-ils toujours incapables d'apprécier en connaisseurs toutes les audaces et les subtilités d'une technique musicale époustouflante. Et pourtant, l'essentiel ne saurait leur échapper. Puisque pour le capter, il suffit qu'ils aient des oreilles pour entendre et un cœur pour prier. « Le poète, a-t-on dit, n'est pas celui qui est inspiré, c'est celui qui est capable d'inspirer les autres. » A plus forte raison le mystique...

Il est vrai qu'on a prétendu que Bach ne serait jamais populaire parce qu'il est trop savant. N'oublions pas toutefois que cette science qui est la sienne, aussi prodigieuse soit-elle, passe d'autant plus facilement inaperçue qu'elle se confond avec la perfection. En effet, pour reprendre un vieux mot bien connu, c'est quand le pied ne le sent pas qu'un soulier est parfait...

Dans la même perspective, il vaut la peine de prêter attention à ces quelques lignes de J. Green : « En écoutant des musiciens parler de musique, je ne puis m'empêcher de croire qu'ils entendent autre chose que nous, qui sommes des ignorants et ne savons qu'aimer notre plaisir

là où ils analysent savamment un art difficile entre tous. Je me demande si l'aspect technique de certains morceaux ne leur en dérobe pas une beauté poétique que nous, profanes, recevons à plein. Ce qu'il y a de primitif et de purement instinctif dans la musique, et qui se cache sous le style et les raffinements du style, auxquels ils sont peut-être plus intelligemment sensibles, cela, il se pourrait bien que nous le percevions directement et mieux. Quand le cœur nous bat, leur cerveau fonctionne, et sitôt après, leur langue. »

Eh bien ! s'il est une musique qui parle directement au cœur, et dont il est difficile de rendre compte avec des mots, c'est à coup sûr la musique des cantates. Et l'on a beau cheminer de découverte en découverte qu'on brûle de faire partager, on sait bien que parler ne servirait pas à grand-chose. En tout cas, les fervents de Bach ne s'y trompent pas. « Que de fois, notait l'un d'entre eux, on a le sentiment d'une intervention divine. Je ne trouve pas d'autres mots pour désigner ce qu'on ne comprendra pas bien si on ne l'a expérimenté soi-même. »

A propos de cette intervention divine, et pour en revenir à quelque chose de plus concret, il me semble opportun — le but de cet article étant de dire l'essentiel et de poser quelques jalons — de signaler que plusieurs cantates contiennent d'admirables dialogues mystiques entre l'âme et Jésus (cf. entre autres la fameuse *Wachet auf, ruft uns die Stimme* (n° 140). Et c'est pour Bach une façon de nous rappeler que prier, ce n'est pas nous en tenir à un monologue, mais que c'est aussi savoir écouter en nous cette voix qui vient d'ailleurs et se confond souvent avec le silence.

« Je me demande, écrivait encore J. Green, si ce n'est pas par la musique que nous entrons le plus facilement en contact avec cette partie secrète de nous-mêmes que le monde nous cache, avec Dieu peut-être. » Eh bien ! je crois qu'on trouverait difficilement une musique qui nous mette davantage en contact avec Dieu que celle des cantates de Bach. Il est vrai pourtant qu'on peut aimer cette musique pour elle-même, qu'on peut même en être un fanatique, et rester sourd à ce qu'elle dit essentiellement. Ce quelque chose d'impondérable qui est prière beaucoup plus que message. Ce quelque chose qui est la gratuité même, et qui n'a finalement pas plus de poids que « le petit quelque chose presque rien qui change le sens de tout » dont parle Sullivan.

« On ne peut trouver de poésie nulle part, a-t-on dit, quand on n'en porte pas en soi. » Sans doute en va-t-il de même pour la prière. Et c'est pourquoi seul un homme de prière pouvait reconnaître qu'il suffit à Bach de quelques notes pour nous transporter dans le monde de l'absolu qui est le sien ; au point même de se demander comment il est possible de l'écouter et de ne pas croire.

Une école de prière

Le grand chef d'orchestre J. Krips déclarait avoir poursuivi des études et des recherches pendant plus d'un quart de siècle avant de s'estimer capable d'enregistrer la symphonie n° 40 en sol mineur de Mozart. « Et je puis vous expliquer pourquoi, disait-il ; deux mesures, et vous vous sentez soudain transporté au paradis ; mais une fois là, vous vous trouvez un peu désorienté. »

Ce n'est certes pas non plus du premier coup, et moins encore à chaque fois, qu'une cantate de Bach nous transporte au paradis. Mais est-il besoin de connaître l'extase ou le dépaysement pour trouver vraiment Dieu dans la prière ? « Dieu, disait Joubert, est le lieu où je ne me souviens pas du reste. » On ne saurait mieux signifier que loin d'être un ravissement, la prière est avant tout effort de présence à Dieu dans l'oubli du reste.

En tout cas, s'il est quelque chose qui peut nous aider à faire l'apprentissage de la vraie prière, ou tout simplement nous aider à en retrouver le sens, c'est bien les cantates de Bach. Elles nous rappellent en effet que ce ne sont pas les mots qui, en ce domaine, ont nécessairement le plus de sens. « Les meilleures prières, a-t-on dit, sont celles qui n'ont rien de distinct, et qui participent ainsi de la simple adoration. Dieu n'écoute que les pensées et les sentiments. Les paroles intérieures sont les seules qu'il entende. »

Aussi, dans la mesure où notre prière n'est faite que de mots, il se pourrait bien que Dieu n'y comprenne plus grand-chose. Et dès lors, à quoi bon prier, s'il n'est plus personne pour nous écouter ? C'est un fait que nous oublions facilement qu'il ne sert à rien d'interpeller Dieu, si de notre côté nous ne l'écoutons jamais. L'attention dans le silence est un

aspect trop souvent méconnu de la prière. Oui, pour prier en vérité, il importe beaucoup plus de prêter attention à Dieu de temps à autre, que de débiter des formules à heure fixe. Comme le notait admirablement Claudel un soir d'insomnie : « J'écoute Dieu qui m'écoute. »

Eh bien ! c'est justement cet espace de silence indispensable à la vraie prière que contribue à créer en nous la musique des cantates. En effet, loin de nous fixer sur elle-même et d'absorber toute notre attention, elle nous invite sans cesse à aller plus loin. D'ailleurs, on l'a dit, « le plus beau chant est celui qui contient le plus grand silence ». Oui, la musique des cantates n'a finalement pas d'autre prétention que de nous ouvrir un espace de silence, en même temps qu'un chemin de lumière.

Et dans la mesure où nous avons des antennes pour capter cela même à quoi elle nous renvoie, nous découvrirons aussi qu'elle nous le propose, beaucoup plus qu'elle ne nous l'impose. Comme Dieu, elle respecte notre liberté. Et c'est en cela surtout qu'elle n'a rien de romantique. « Nos hôtes les plus sacrés, écrivait G. Thibon, sont debout derrière la porte ; ils attendent, mais ne frappent pas. »

Bien plus, cette musique est toujours belle. A tel point qu'on est allé jusqu'à dire que Dieu lui-même doit l'admirer. Comme on a dit aussi que le ciel ne serait pas le ciel, si l'on ne pouvait y entendre la musique de Bach. Il est vrai qu'on n'a pas besoin de partager ces pieuses exagérations pour vouer aux cantates toute l'admiration qu'elles méritent. Elles portent en tout cas le sceau de la vraie beauté. Celle qui, comme tout ce qui vient de Dieu, respire et inspire du même coup la gratuité. Pour reprendre un mot de l'évangile, on pourrait dire que Bach donne ici gratuitement ce qu'il a reçu gratuitement.

C'est Joubert qui, s'adressant à Dieu, évoquait ainsi la prière : « Je me sers des ailes que vous m'avez données pour m'élever à vous. » Eh bien ! s'il est quelqu'un qui, pour prier, s'est servi lui aussi des ailes que Dieu lui avait données, c'est incontestablement J.-S. Bach. Et la grâce inépuisable de son génie, c'est que, tant qu'il y aura sur cette terre des hommes et des croyants, ils pourront toujours se servir des mêmes ailes pour s'élever jusqu'à Dieu.

Roger Berberat